



JO WITEK
MENTINE
Seule à New York!



Flammarion jeunesse



MENTINE

ADORE DÉPASSER LES LIMITES,
SURTOUT CELLES DE SES PARENTS !

*Immersion linguistique dans une école d'été.
Quinze jours, seule à New-York chez des inconnus.
Punition ou super chance ?*



*New York a la pêche d'une adolescente,
surdouée, légère, vive, insolente et irritable.*

New York City, c'est moi !

*Il suffisait de regarder mes parents écrasés
par le poids de leur sac à dos de touristes
pour comprendre qu'ils étaient "out".*

Ils n'avaient pas la "ville".

Pas le souffle. Moi, si !

Illustrations de Margaux Motin





JO WITEK



MENTINE

• • • • • *Seule à New-York!* • • • • •



JO WITEK

MENTINE

• • • • • *Seule à New-York !* • • • • •

4

illustrations de Margaux Motin

Flammarion jeunesse

Retrouvez Mentine :

Vol. 1 : Privée de réseau !

Vol. 2 : Cette fois c'est l'internat !

Vol. 3 : Pas de cadeau !

© Flammarion pour le texte et l'illustration, 2017
87, quai Panhard-et-Levassor - 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0814-1370-2

*À Hortense et Paula,
deux merveilleuses lectrices et chères amies.*





Chapitre 1



**Ma première lettre
de candidature**

C hère famille d'accueil,
Je m'appelle Mentine Green, j'ai quatorze ans et demi. Je réside à Paris, dans « La ville de l'Amour ». Nous habitons à deux pas de la Seine et de Montmartre, au milieu des boulangeries truffées de croissants et des vieilles brasseries où l'on savoure à toute heure la soupe à l'oignon et la tarte « à la mode », que les touristes américains apprécient tant. Par où commencer pour me présenter ? Je pourrais vous parler de mon psy, le docteur Quetch, mais cela risquerait de vous inquiéter. Quoique, j'ai appris (grâce à ma grand-mère) que Woody Allen, l'un de vos plus grands cinéastes, a largement participé dans ses films à rendre sympathiques les détraqués du bocal. Plutôt sympa et décomplexant, car nous sommes nombreux ! Toutefois, rassurez-vous, je suis simplement EIP, voilà pourquoi je consulte un psychiatre depuis l'âge de cinq ans. Il paraît que j'ai un QI de 150, c'est-à-dire un peu plus élevé que celui de monsieur Obama (comme il

n'est plus votre président, je me permets de penser que cela ne vous offensera pas). N'ayez crainte, je ne suis pas prétentieuse, je ne me considère pas supérieure au reste de l'humanité, d'ailleurs pour être franche, cette « différence » m'a joué pas mal de tours depuis deux ans et en général, je préfère ne pas trop m'en vanter. Si je vous en parle, c'est simplement pour préciser que grâce à ce don, j'ai deux ans d'avance sur le programme scolaire français et qu'un séjour d'un an dans une école suisse m'a permis d'acquérir un très bon niveau d'anglais. Que vous dire de mes passions ? Je suis fan de littérature et je commence à bien connaître mes « classiques ». Je pourrais vous apporter des romans en français de Flaubert, Stendhal, Maupassant, qui je crois sont connus et appréciés outre-Atlantique, et certainement à New York. En revanche, je n'ai pas encore lu Marcel Proust je m'en excuse, d'autant que j'ai découvert sur Internet que LA librairie française de

New York s'appelait *Albertine*, comme l'héroïne du fameux romancier (explications de ma grand-mère, qui m'a précisé que j'étais un peu jeune pour lire celui qu'elle nomme « son cher Marcel »). J'aime aussi l'astrophysique et pour moi le boson de Higgs, les ondes gravitationnelles et les trous noirs sont aussi fascinants et poétiques que ces vers de Joachim du Bellay qui datent du XVI^e siècle et que je vous offre :

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau
voyage,
Ou comme cestuy là qui conquit la toison,
Et puis s'est retourné, plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge ! »

C'est ce que je me souhaite. Faire un beau voyage et revoir mes parents avec l'impression d'avoir grandi. Comment vous donner envie de me choisir sans me décrire comme un simple *cupcake* appétissant ? D'autant que j'imagine les candidats très nombreux pour loger dans

l'Upper East Side. C'est pourquoi j'ajouterais que je suis plutôt dynamique, très partante pour toutes les visites et sorties culturelles, mais aussi que je suis prête à donner un coup de main ou de torchon aux tâches ménagères (je débarrasse la table super vite). C'est le « win-win », ce fameux donnant-donnant ados-parents, auquel les adultes sont très sensibles, n'est-ce pas ? Autre petit plus, je sais cuisiner des plats traditionnels français comme : la ratatouille, le poulet rôti, la purée et en faisant un effort, je pourrais même tenter un riz au lait ou des œufs mimosa. Je ne vous propose pas d'apporter des fromages qui puent de type brebis ou Roquefort, car c'est interdit aux douanes. En revanche, si ma future correspondante (votre fille donc) vient en France, je lui promets de lui en faire goûter d'excellents et peut-être même de l'emmener chez Raoul, un vieux berger super cool. Voilà, je suis impatiente de découvrir New York USA, la *Big Apple*, ses *buildings*, *bubble gums* et autres

burgers king size. Je reste à votre disposition pour vous donner plus d'informations. J'espère sincèrement que ma candidature retiendra votre attention. Je vous prie d'agréer, chère future famille d'accueil, l'expression de mes sincères et très chaleureux sentiments.

Mentine Green.

— Alors ? Ça le fait, non ? ai-je demandé à ma mère, qui mettait des lustres à relever le nez de l'ordinateur où j'avais saisi mon courrier.

Sa tête m'a inquiétée, voire froissée.

— Quoi ? Elle n'est pas drôle et séduisante ma lettre ? Franchement, moi, je m'accueillerais !

— Mentine... a commencé ma mère, l'air gêné. Comment te faire comprendre, ma chérie ?

— C'est bon, mets ce que tu veux ! j'ai répondu sèchement, me dégageant *illico presto* d'une situation humiliante.

Rien ne me vexe davantage qu'un avis négatif sur un texte que je trouve bien formulé et que j'ai mis deux heures à rédiger. En plus, j'avais fait l'effort d'évoquer mon passage en Suisse pour valoriser mon sérieux et laisser croire que nous étions un peu fortunés. J'avais même cité Woody Allen, le réalisateur américain chou-chou de ma grand-mère, qui fait des films barbants à se pendre (mais que, paraît-il, les adultes trouvent « tellement drôle »). Je ne voyais vraiment pas ce que ma mère reprochait à ma candidature si bien tournée qui s'achevait dans une série d'allitérations en B des plus balourdes, inscrivant parfaitement mon sens de l'humour et de la dérision. Après tout, une lettre de candidature pour être « choisie » par une famille, c'était un peu, une *big* blague, non ? Bref, étant donné la réaction glaciale de ma mère à ma prose, j'ai filé dans ma chambre et j'ai tapé sur mes coussins en fourrure. ARRGH ! Gauche. Droite. Coups de pied ! Crochets. Coup de boule !

Comme ça ne suffisait pas à me calmer, j'ai commencé à soliloquer, recroquevillée sur mes cousins. *C'est bon, je m'en fous de New York de toute façon. Et puis, je ne vois pas pourquoi, je devrais lécher les bottes d'une riche famille américaine sous prétexte que cela rassure mes parents de me savoir accueillie dans « l'Upper East Side » plutôt qu'à Brooklyn. Après tout, on habite le XIX^e arrondissement, nous, pas dans les quartiers chics de Paris. « Pas la peine de péter plus haut que son cul », comme le dit ma grand-mère. Tout cela parce que mes parents ne seront pratiquement pas joignables durant mon séjour, et que, pour ôter leur angoisse – et passer des vacances pépères dans le Dakota sans se soucier de moi –, ils ont décidé de m'enfermer dans une prison dorée. Je m'en fous, je vais aller en Italie avec grand-mère. New York, c'est surfait. Au moins, à Rome, je pourrais réviser mon latin et peut-être me faire enlever par un super mec en scooter. Un brun aux yeux noirs. Avec une mèche. Et peut-être même un tatouage « I love le*

pape François ». Mieux : « *I love Paris* ». Encore mieux : « *I love french girls and reading* ».

J'étais partie assez loin dans mon délire quand ma mère m'a ramenée à la réalité, entrant une fois de plus dans ma chambre sans frapper.

— Mentine, ma chérie, pourquoi tu le prends si mal ? Je ne t'ai rien dit...

— Ta tête de chien battu valait tous les reproches ! j'ai répondu, attrapant au vol une de mes peluches préférées pour me donner une contenance.

Ma mère s'est assise en tailleur sur mon lit, les lunettes sur le bout du nez, la lettre et le stylo en main. J'hallucinai ! Elle l'avait imprimée, annotée et carrément toute gribouillée.

— Écoute-moi. Il faut juste revoir deux, trois choses... Peut-être quatre, a-t-elle osé ajouter dans un sourire taquin, imaginant sans doute qu'elle allait me faire rire.

J'étais au bord de l'explosion. J'avais envie de la tuer ! Enfin, disons dans un premier temps de lui arracher ses lunettes ou le pull en cachemire qu'elle refuse de me prêter. Et elle, pendant ce temps, commençait sa liste de reproches sur un ton calme, professoral, complètement étrangère au danger imminent qui lui faisait face. Un accident sismique de magnitude huit risquait de lui péter au visage et elle proposait des « petites corrections » de la pointe du crayon. Au début, j'ai répondu, après... Ça s'est gâté.

— Le ton est trop direct, familier et... un peu prétentieux quand même. Qu'est-ce qui t'as pris de parler du QI d'Obama ? De Woody Allen ? Du boson de Higgs ! De Proust ? Comme si tu connaissais Proust à quatorze ans !

— Et alors ? Je ne vois pas en quoi ça fait prétentieux. Tous les Français parlent de Proust sans jamais l'avoir lu. C'est « très français », ça, c'est culturel, rien à voir avec un sentiment de supériorité.

— Arrête, j'ai l'impression d'entendre ta grand-mère ! Et puis, ce genre de clichés est exactement le deuxième problème majeur de ton courrier. Les Américains aiment la soupe à l'oignon, les croissants. Ils appellent Paris la ville de l'Amour...

— C'est peut-être cliché, mais c'est ce que montrent les séries et les films américains de la France, j'ai répondu avec agressivité. Le cinéma de Hollywood n'a jamais filmé le XIX^e arrondissement, ni Barbès, ni les bars PMU, encore moins ceux qui dorment dans les rues. C'est exactement les clichés et le folklore d'un pays que viennent voir les touristes ! Alors, laisse-moi tranquille ! Elles sont nulles tes corrections.

Ma mère a poursuivi, ignorant toujours mon état cataclysmique. Cela a ajouté à ma colère : elle était complètement insensible à ma susceptibilité.

— Bon, le passage sur ton dynamisme et ton envie de donner un coup de main est super, mais...

À partir de ce moment, j'ai coupé le son. Vous connaissez sans doute cette bonne vieille méthode si vous avez moins de seize ans et une mère comme la mienne, hyper exigeante, jamais contente. Couper le son, c'est l'arme fatale quand les parents sont lourds, bavards et donneurs de leçon. Il suffit de se boucher les oreilles très fort et de se mettre à chanter aussi fort. Un truc de gamine, je l'avoue, mais qui marche assez bien.

— Lalalalalalal, je n'entends pas, lalalalalalalala...

En quelques secondes, j'avais gagné.

J'ai vu ma mère commencer à inspirer et à expirer profondément tout en fermant les yeux. J'en ai déduit qu'elle appliquait pour se calmer une des méthodes de son cours de yoga. Je l'énervais, elle m'énervait ; il fallait que ça

s'arrête. Alors, j'ai cessé de chanter, j'ai débouché mes oreilles et je lui ai lancé :

— De toute façon, je ne veux plus aller à New York. Je préfère suivre grand-mère en Italie !

— Mentine ! Ne sois pas excessive ! Tu meurs d'envie d'aller à New York.

— Pas du tout. Trois heures de cours de littérature anglaise par jour, merci bien ! C'est pas des vacances ! Non, je serai mieux en Italie...

— De toute façon, tu n'as pas le choix, a répondu ma mère avec une fermeté que je ne lui connaissais pas. 1 : Ton père et moi allons fêter notre anniversaire de mariage dans un ranch du Dakota et comme tu as peur des chevaux, nous ne pouvons pas t'emmener. 2. Pendant ces quinze jours, tu seras à New York en immersion linguistique dans une très bonne école. 3. Nous t'y accompagnerons et viendrons te rejoindre pour passer le dernier jour ensemble.

Puis, tel un vieux moine bouddhiste complètement détaché de la fureur du monde, elle s'est levée et a quitté ma chambre sur un air victorieux en ajoutant :

— 4 : Puisque tu ne veux pas reprendre ta lettre, je vais m'en occuper. Fais-moi confiance, je te trouverai une super famille d'accueil, ma chérie.

— Ouais, c'est ça ! j'ai maugréé à voix basse après son départ. T'aurais dû m'en trouver une à la naissance ! Une famille plus cool et moins prise de choux.

J'étais vexée. J'avais la rage. Je crois en fait que j'étais terrifiée à l'idée de rester seule à New York chez de parfaits inconnus.





Chapitre 2

« Pour voyager heureux,
voyagez léger. »
Saint-Exupéry,
écrivain aviateur et
Raoul Pougnet, berger
militant du Larzac

Le jour du départ aux States, j'étais à peu près dans le même état que ma valise : vide. Que fallait-il emporter pour séjourner quinze jours à New York, qui plus est dans les quartiers hyper luxueux de Manhattan ? Quel look adopter ? Ma mère avait insisté sur les baskets pour profiter de l'énergie bouillonnante de la ville et marcher librement la tête vers le sommet des buildings. Mon père avait soutenu qu'une tenue de sport était inévitable pour une partie de basket, de base-ball ou un petit jogging à Central Park. Quant à ma grand-mère, elle avait été catégorique : ma famille d'accueil habitait « the silk stocking district », traduisez par « le quartier des bas de soie », il me fallait être digne de l'élégance française.

Je crois d'ailleurs qu'en matière de préparation à ce voyage, seule ma grand-mère a été à la hauteur. J'ignorais ce qu'avait pu concocter ma mère pour me faire adopter quinze jours par les Van der Kop, qui étaient « ravis de me recevoir »,

« enchantés de rencontrer les Green », mais son silence sur son mode opératoire ne valait rien de bon. Elle avait tout simplement refusé de me faire lire la version de la lettre qu'elle avait postée et elle s'était contentée de m'annoncer fièrement trois semaines plus tard : « Tu logeras dans 400 m², à deux pas de Central Park, du musée Guggenheim et de ton cours d'anglais ». Pas plus de précision, sinon que la famille Van der Kop avait une fille de mon âge dotée d'un bon niveau de français et que le père était un homme d'affaires. Des précisions absolument sans intérêt, et je soupçonnais mes parents de me cacher une réalité qui risquait de me déplaire. Je les connais, les parents. Quand ils sont avares en détail, c'est que le programme n'a rien de très excitant pour une adolescente. Bref, heureusement que ma grand-mère a su relever le niveau (et me rassurer) en m'invitant à passer un week-end chez elle pour ce qu'elle a appelé : une immersion américaine. J'adore ma

grand-mère, elle a le don de m'apaiser et je crois bien que c'est à peu près le seul être humain que j'écoute à 100 %. D'abord, elle m'a montré le fameux film américain *Diamants sur canapé*, une comédie romantique grâce à laquelle j'ai découvert que la femme représentée sur la trousse de ma meilleure amie n'était pas un simple modèle, mais une immense star hollywoodienne et qu'elle s'appelait Audrey Hepburn. Au début du film, l'actrice, dans une sublime robe noire, arpente la 5^e avenue, qui correspond à peu près aux Champs-Élysées ou à la rue Saint-Honoré de Paris. Bijoutiers, boutiques de luxe, c'était exactement dans ce quartier que j'allais atterrir et cela ne me disait rien de bon. Alors, après un copieux burger et un cheesecake citron maison, ma grand-mère a insisté pour me prêter une de ses robes des années 50. Noire et cintrée.

— L'Upper East Side est un quartier très bon chic bon genre, ma chérie, a-t-elle fini par

m'expliquer, probablement pour me préparer au choc socioculturel. Toutes les plus grosses fortunes de New York y ont résidé, les Kennedy, les Rockefeller, des stars comme Marilyn Monroe et Greta Garbo. Aujourd'hui ce sont les loups de Wall Street, les magnats de l'industrie qui y habitent. Il y a un côté « *old money* ».

— Coincé du bide et du slip tu veux dire ? Je peux à peine bouger dans cette robe, tu la mettais quand t'avais six ans ou quoi ?

— Mentine ! Oublie ce genre de vocabulaire si tu veux t'intégrer là-bas. J'ignore pourquoi ta mère a choisi ce quartier de « coincés du slip » comme tu dis, en tout cas les familles fortunées se battent pour mettre leurs enfants au lycée français. Les Van der Kop ont sans doute une image idéalisée de l'élégance parisienne, et crois-moi, cette petite robe noire que je portais à ton âge sera parfaite pour les lunchs, soirées de gala ou autres cocktails. Ni trop, ni pas assez habillée, comme le disait Coco Chanel.

Je me suis regardée dans le miroir de la chambre à coucher de grand-mère dans ma robe d'enterrement. J'avais l'air d'une godiche. Une misérable. Une héroïne de roman de Victor Hugo. Fantine ou Cosette. Je doutais. Lunch, soirée de gala... Tout cela n'était pas pour moi, alors, j'ai tenté une ultime esquive :

— Tu ne veux pas m'emmener en Italie, grand-mère ?

— Impossible. Tes parents ont tout prévu, ma chérie. C'est leur anniversaire de mariage. Un moment important pour eux, ne l'oublie pas. Il est temps de grandir et d'éviter les caprices, tu ne crois pas ?

— Et si je veux rentrer ? Si je ne me sens pas bien là-bas ? Si j'ai l'air d'une gourde au milieu de ces gens aisés, tu viendras me chercher ?

Ma grand-mère a soupiré, elle m'a souri, puis elle m'a invitée à m'asseoir sur son lit moelleux qui sent le passé.

— Tu dois prendre ce voyage comme une expérience, Mentine. Nombre de grands écrivains étaient des voyageurs et certains ont même livré de très beaux textes sur leurs périples. Lamartine, Stevenson, Giono, Cendrars, Stendhal...

— Ils ont tenu un carnet de voyage, tu veux dire ? Un truc débile où le voyageur se prend pour « l'élú », le Christophe Colomb contemporain, simplement en décrivant la tour Eiffel ou le Taj Mahal avec son émotion vibrante ? Il y a des tas de sites de *bla-bla* comme ça sur le Net. Aucun intérêt, à part de faire baver ceux qui n'ont pas les moyens de voyager.

— Tu me parles de carnets de touristes, ma chérie, moi j'évoque les récits de voyage, l'émotion, l'errance, l'ivresse de l'inconnu. Le vrai voyage n'a rien à voir avec le tourisme organisé. « On ne découvre pas de terre nouvelle sans consentir à perdre de vue, d'abord et longtemps, tout rivage », disait Gide. Tu comprends ce que ça signifie ?

J'avais pigé. L'important n'était pas tant de visiter New York de fond en comble et au pas de course, que d'accepter sa solitude sur une terre inconnue. Message bien reçu de ma grand-mère, mais ça foutait les jetons à quatorze ans la solitude et l'introspection. Il fallait accepter de se perdre, de ne plus être le centre d'intérêt, il fallait changer sa façon de parler, de penser et se laisser emporter au rythme des rencontres, des surprises, de l'imprévu. Tout cela sans parents ni copines. J'étais intellectuellement hyper séduite par cette idée de voyage, parce que je suis intellectuellement précoce. Toutefois, dans mon cœur et mon corps de brindille, ça vibrerait comme ça vibre à quatorze ans. Intensément et par secousses. L'envie de vivre sans repères dans la ville la plus « *amazing* » pour une fille de mon âge et en même temps une impression de vertige face à cette liberté. Grand-mère l'a sentie. Alors, elle m'a proposé de me montrer un second film. *Manhattan* de Woody Allen. J'ai vu

Broadway en noir et blanc, le Brooklyn Bridge, l'Hudson River, Central Park, Times Square et Greenwich Village. Je me suis baladée dans le New York des années 70 avec un horrible écrivain dépressif, qui multiplie les conquêtes amoureuses. Et, étrangement, à travers le regard de Mister Allen – qui au grand désespoir de ma grand-mère ne me fait toujours pas rire –, j'ai éprouvé une furieuse envie de découvrir la ville. Ma grand-mère est très forte en médecine culturelle, elle sait toujours dénicher le film, le roman, le poème qui apaise mes maux. Aussi, pour achever mon week-end d'immersion, elle m'a offert le DVD de *My Fair Lady*, une comédie musicale avec Audrey Hepburn, ainsi qu'un petit carnet d'écrivain, recouvert de moleskine noire. Elle avait pris soin de noter sur les premières pages quelques citations et références autour du thème du voyage. J'ai tout accepté, le DVD, la robe, le carnet, les citations, le plan et le guide de New York, ses baisers et je lui ai fait la promesse

Merci à Céline Vial, Laurence Bareyre et Hélène Wadowski pour la confiance qu'elles m'accordent et le plaisir de travailler avec elles.



Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Dépôt légal : mai 2017
N° d'édition : L.01EJEN001373.N001
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse